





R. Madrid

445/6

B.R. M
A-4

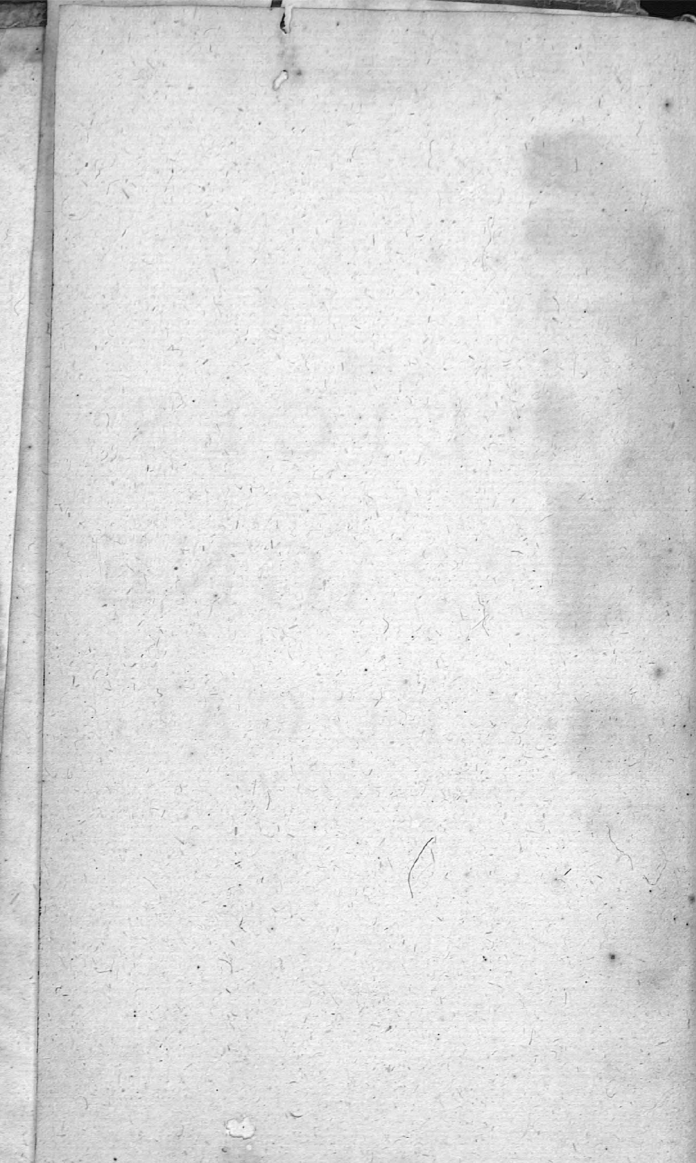
Fronts & Hops makes for the do 2 for
817 a 972. 25 Hops 18 for 10 Lams
of legs.

A.C.

Jean Kammers.

A-445/6

Miss Bardon
450,000 plus (6 vol)



B
89630

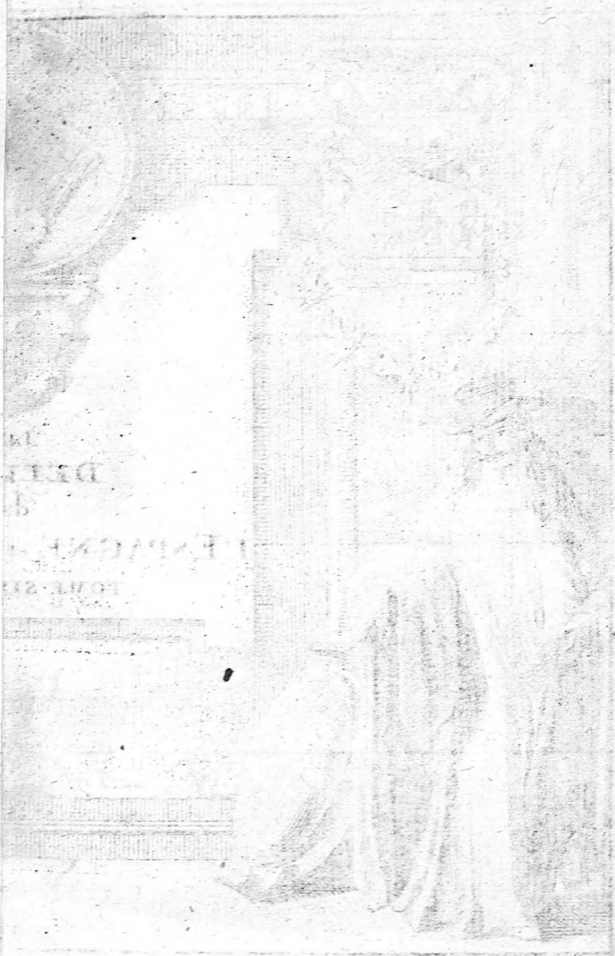
LES
DELICES
DE
L'ESPAGNE
ET DU
PORTUGAL,
TOME SIXIEME.

DÉLICES

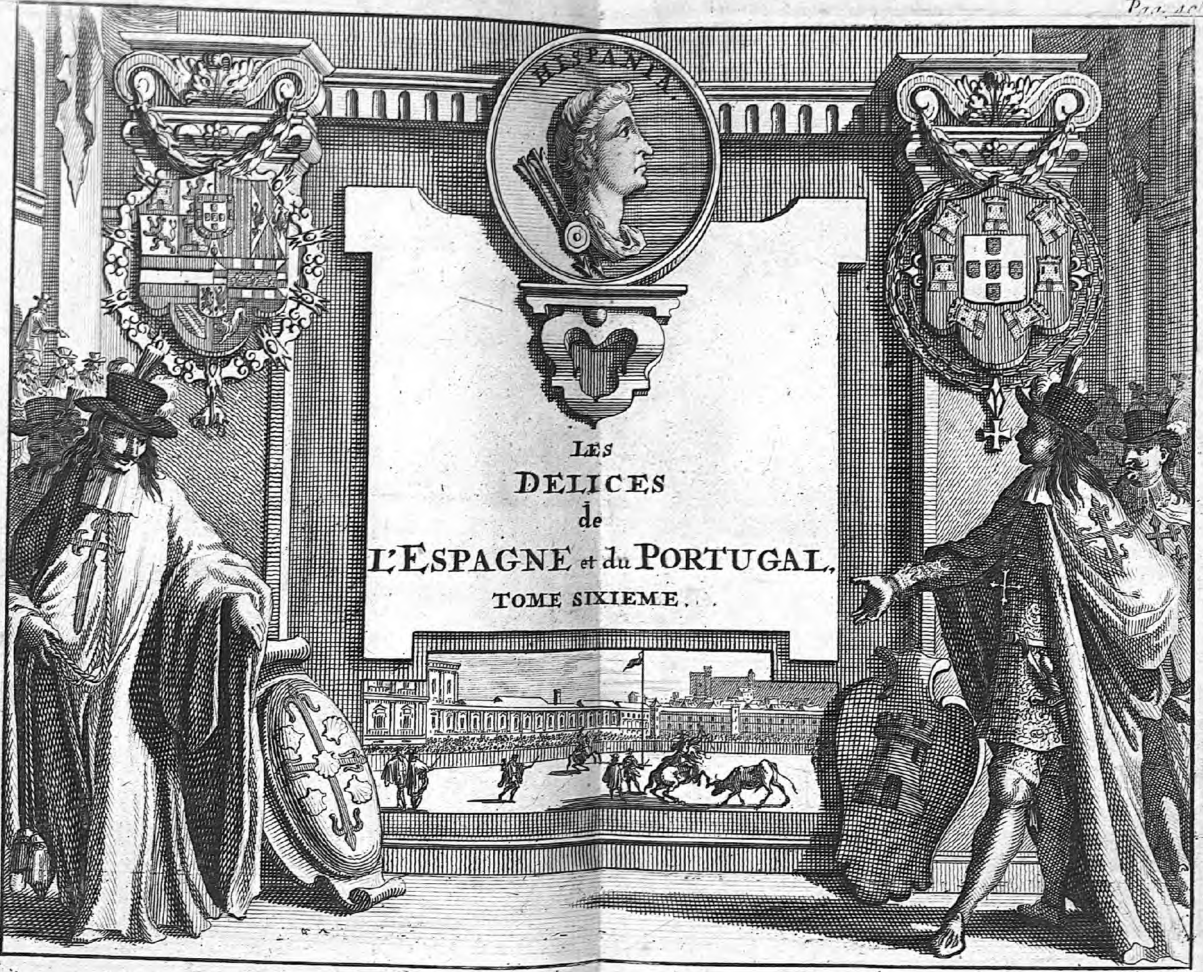
DE
MÉSSEAGNE

PORTUGAL





1841
DEPT
OF
THE
TREASURY
WASHINGTON
D.C.

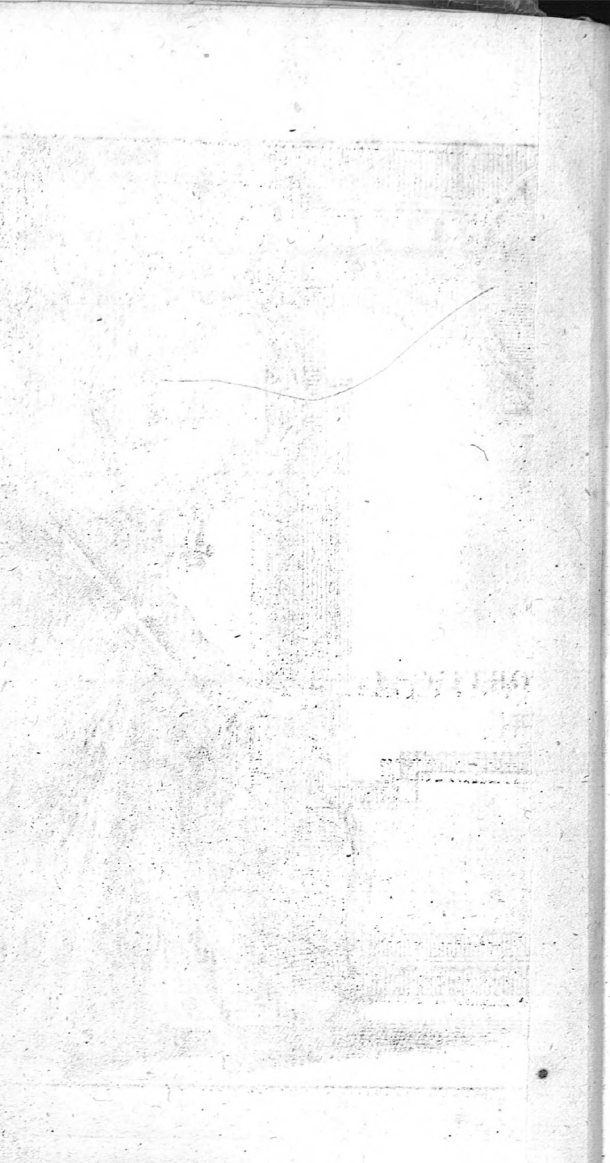


LES
DELICES
de

L'ESPAGNE et du PORTUGAL,

TOME SIXIEME...





LES
DELICES
DE
L'ESPAGNE
& du
PORTUGAL,

où on voit

UNE DESCRIPTION EXACTE DES
Antiquitez, des Provinces, des Montagnes,
des Villes, des Rivieres, des Ports de Mer,
des Fortereffes, Eglises, Academies,
Palais, Bains, &c.

DE LA RELIGION, DES MOEURS
*des habitans, de leurs fêtes, & généralement
de tout ce qu'il y a de plus remarquable.*

Le tout enrichi de Cartes Geographiques, très-exactes & de figures
en Taille-douce, dessinées sur les lieux mêmes,

Par DON JUAN ALVAREZ DE COLMENAR.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & beaucoup augmentée.

TOME SIXIEME,

Qui contient, une Description générale & abrégée de toute l'Espagne &
du Portugal, des qualitez de l'air & du terroir, des mœurs des Espagnols,
& des Portugais, de leur Religion, de leur Gouvernement, &c.



A L E I D E,

Chez PIERRE VANDER AA,

Marchand Libraire, demeurant dans l'Academie,

Chez qui on trouve toute sorte de Livres curieux, comme aussi de
Cartes Geographiques, des Villes tant en plan qu'en profil, des
Portraits des Hommes Illustres & autres Tailles-douces,

M D C C X V.

Avec Privilege.

D E F E R

DE

DES P A G E S

P O I N T S

de m. d. l.

de m. d. l. de m. d. l. de m. d. l.

de m. d. l. de m. d. l. de m. d. l.

de m. d. l. de m. d. l. de m. d. l.

de m. d. l. de m. d. l. de m. d. l.

de m. d. l. de m. d. l. de m. d. l.

DESCRIPTION GENERALE
 DE
 L'ESPAGNE
 ET DU
 PORTUGAL.

Avis aux Voyageurs.

On dit d'ordinaire que les Voyageurs ont besoin de deux choses, d'argent & de patience; mais ces deux choses sont particulièrement nécessaires à ceux qui veulent voyager en *Espagne*. Par l'*Espagne* j'entens dans tout ce discours la Monarchie des *Castillans* & le *Portugal*. La patience est d'un fort grand usage pour ceux que la curiosité conduit jusques dans ce Pays-là; car on n'y trouve pas les agrémens que l'on rencontre en voyageant dans les autres Pays, & sur-tout dans la *France*, qui est un Pays incomparable à cet égard.

Quand on passe de la *France* en *Espagne*, on ne trouve plus les douceurs qu'on a

eues dans le Pays qu'on vient de quitter, & l'on est surpris de trouver une si prodigieuse différence, je ne dis pas dans la Langue, (car ce seroit peu de chose) mais principalement dans les manières de vivre & de recevoir les Etrangers. Les choses vont encore assez bien dans la *Catalogne* & la *Navarre*, où les Peuples ont quelque chose de l'ouverture & de l'humanité *Françoise*; mais dans l'*Aragon*, dans la *Biscaye*, & ailleurs, généralement dans toute la Monarchie, il faut se résoudre à faire mauvaise chère. Il est vrai que de cette manière on dépense moins, & c'est là un profit tout clair que l'on fait. On entre d'ordinaire dans les hôtelleries par l'écurie, du moins dans de certaines Provinces; on vous mene dans quelque chambre, où vous trouvez les quatre parois, quelquefois un bois de lit; pour chandèle on allume un grand nombre de petites bougies, qui font assez de lumière pour voir ce que vous mangez; & afin que l'odeur & la fumée de tant de bougies n'incommode pas, on vous apporte, si vous le souhaitez, un brasier de noyaux d'olives en charbon. Quand on monte on trouve, au haut de l'escalier, la *Signora de la Casa*, qui a eu le tems de prendre
ses

ses beaux habits de dimanche, pour vous faire honneur & s'en faire à elle-même. Ordinairement on n'entre dans aucun logis pour diner. On s'arrête en pleine campagne, à l'ombre de quelque arbre & au bord d'un ruisseau, s'il s'en trouve, & l'on mange de ce dont on s'est garni; cependant les muletiers, qui vous conduisent, font repaitre leurs mulets, leur donnant de l'orge ou de l'avoine, mêlée avec de la paille hachée, car ils n'ont point de foin. Quand on veut voir l'*Espagne*, on loue un *Moço-de-Mula*, c'est-à-dire, un garçon muletier, pour vous conduire par tout où vous souhaitez d'aller, & moyennant un prix, dont on convient avec lui, il est obligé de vous conduire, & de se nourrir avec ses mulets: on n'y voyage d'ordinaire qu'en mules ou mulets, & les chevaux y sont plus rares que ces animaux hétéroclites. Pour revenir aux hôtelleries; quand on y arrive, fut-il minuit passé, l'on n'y trouve rien de prêt, non pas même un pot sur le feu. L'hôte ne vous donne que le couvert & le lit, pour tout le reste, il le faut envoyer chercher, si vous ne voulez prendre la peine d'y aller vous même. On donne l'argent nécessaire, & l'on va vous chercher du pain, du

Zzz 2 vin,

vin, de la viande, & généralement tout ce que l'on fouhaite, si tant est qu'on le puisse trouver. Il est vrai que cette coutume a son bon côté. Le prix de toutes ces choses est réglé, l'on fait ce qu'il faut payer, & un hôte ne peut pas friponner. On vous aprête votre viande, & l'on donne une réalé & demi, ou deux reaux pour *el servicio*, comme ils parlent, & autant pour le lit, ce qui revient environ à quinze sous de *France*. Si l'on se trouve dans quelque grande ville, on aura une nappe grande comme une serviette, & une serviette, grande comme un mouchoir de poche; dans d'autres endroits il faut s'en passer. Les lits ne sont pas fort ragoutans; quelque matelas, ou quelque paille, ou tout-au-plus une couverture de coton; à la campagne il faut passer la nuit sur le carreau, ou bien sur quelque botte de paille, qu'on doit avoir soin de faire bien sécouer, pour en chasser la vermine. Les hôtes sont, pour la plûpart, des misérables, qui n'ont ni bien ni honneur, qui friponnent les passagers tant qu'ils peuvent, & tout ce qu'ils leur attrapent, est de bonne prise. Il y a quelques bonnes auberges dans les principales villes, comme à *Madrit*, à *Séville*, à *Lisbonne*

bonne & à *Cadix*, mais ce sont pour l'ordinaire des *François* ou d'autres Etrangers, qui les occupent. Il faut avouer qu'on trouve par-tout de la viande excellente, mais ils ne la savent pas apprêter. Le mouton est fort tendre, le poisson est pour l'ordinaire excellent, & l'on y trouve des pigeons, des perdrix rouges, & des jambons d'un goût exquis. Le vin est aussi naturellement d'un goût exquis, & fort stomachal, particulièrement le rouge, mais on ne le boit pas en *Espagne* avec plaisir, parce qu'on le met tout dans de grands ouaires, ou vaisseaux faits de peaux de boucs godronnées, qui sentent la poix & le bouc, à faire vomir. Il n'y a que la *Catalogne* & le Royaume de *Valence*, où l'on se serve de tonneaux. Le pain, que l'on mange dans ces hôtelleries, est fait de blé de *Turquie*; il est passablement blanc, & fort doux, mais pesant & de dure digestion. Ainsi l'on n'y a pas beaucoup de quoi satisfaire le goût; mais ceux qui veulent y faire meilleure chère, doivent y voyager dans le tems des fruits; car alors ils trouveront toujours seurement de quoi se regaler avec les figues, les raisins, muscats & autres, les orangers, les citrons & les limons, sans parler des poi-

res, des pommes, & d'autres fruits moins considérables. Ce qu'il y a de plus surprenant est qu'en approchant de *Madrid*, le centre de la Monarchie, on ne rencontre pas mieux, & il ne semble pas qu'on soit à la porte d'une ville Capitale. En *Portugal*, c'est la même chose, & il n'y a de différence que du plus au moins, selon la diversité des lieux ou des hôtes, dans ces deux Royaumes. La route de *Madrid* est la meilleure de toutes, & celle où l'on est le mieux servi; mais aussi tout y est fort cher. Comme l'*Espagne* n'est pas, à beaucoup près, autant peuplée qu'elle le pourroit être, on y fait souvent cinq ou six lieues de chemin, avant que de trouver une hôtellerie, pour se rafraichir, & l'on fait quelquefois une journée toute entière, sans rencontrer autre chose qu'une *posada* toute seule. Dans le *Portugal* on ne trouve que de méchants matelats pour mettre sur le carreau, si minces qu'on sent toute la dureté de la terre, il n'y a point d'autre remède que d'en prendre plusieurs à un sou pièce, si l'on est en lieu où l'on en puisse avoir pour son argent. On n'y a pour lumière, que celles des lampes, ou de certain bois, qui fait une grande clarté. Quand un *Espagnol* voyage, il a toujours

jours toute sa provision avec lui : sa valise est sur le devant de la selle, & lui sert d'appui : au lieu de pistolets, il porte deux flacons de cuir bouilli, pendus à l'arçon de la selle, aux deux côtes, & au dessous une espèce de poche ou de bourse de cuir, où l'on met de la glace en Été, pour tenir le vin frais. La méthode est fort bonne, & même nécessaire dans ce Pays là : je conseille à tous ceux qui veulent voyager en *Espagne*, de n'oublier pas en sortant d'un gîte, d'y faire provision de viandes & de vin, pour un jour ou deux.

Une autre chose à laquelle il faut que les Voyageurs prennent garde, est la Douane. L'*Espagne* est divisée en quinze Provinces, sans compter le Royaume de *Portugal*, comme je l'ai remarqué, & chaque Province faisant, pour ainsi dire, un État à part, toutes les fois qu'on passe de l'une à l'autre, ce qui arrive assez souvent, il faut à chaque passage raisonner avec les Douaniers, consigner entre leurs mains ce que l'on porte, & leur payer les droits qu'ils exigent. C'est là la plus grosse dépense qu'on soit obligé de faire, & cette dépense va fort loin, tant parce qu'elle revient souvent, que sur-tout à cause de l'avarice des Douaniers, qui sont âpres à la

proye, & ne font point difficulté de confisquer tout l'équipage d'un Etranger, pour la moindre faute contre les ordonnances. Quand même on est muni d'un Passe-port du Roi, cependant ils n'y font souvent aucune attention, & ils obligent les gens à prendre un billet d'eux, afin d'avoir occasion de se faire donner de l'argent. Il y a même quelques Provinces, où l'on ne permet pas de porter une somme médiocre d'argent hors des frontières, il faut donc prendre des lettres de change, & l'on perd toujours sur le change.

Qualitez de l'air & du terroir.

L'AIR de l'*Espagne* est généralement pur, sec & chaud, & fort bon pour la santé de l'homme. Il est humide en quelques Provinces, comme dans la *Galice*, & froid dans les parties du Nord & dans les montagnes. Mais pour tout le reste du Pays, il y pleut rarement, & l'on y a le plus pur & le plus beau Ciel, qui se puisse voir; il n'y a pas le moindre petit nuage, qui dérobe la vue du Soleil. L'hiver ne s'y fait presque point sentir, & dès le mois de Septembre jusqu'au mois de Juin, l'on n'éprouve point de froid, qui fasse qu'on ait

ait besoin de feu. Il n'y gèle jamais plus de l'épaisseur de deux écus & l'on n'y voit guères de neige que sur les montagnes. Dans ces mois-là les jours sont aussi beaux, que les plus beaux qu'on ait ailleurs. Il est vrai que dans les mois de Juin, de Juillet, & d'Aout, la chaleur y est ordinairement insupportable, particulièrement au cœur du Pays & dans les Provinces Méridionales : en recompense les nuits y sont charmantes, & aussi délicieuses que les plus beaux jours des Pays du Nord. La chaleur s'y fait sentir avec tant de force, qu'elle fait tarir un très-grand nombre de petites rivières & de ruisseaux ; & comme avec cela le terrain est naturellement sec, il s'y fait une poussière horrible. Ce qui augmente la chaleur est la sérénité de l'air jointe au défaut des vents, qui n'y soufflent pas si souvent, comme en d'autres Pays plus avancez au Nord. On y sent à la vérité un certain vent frais, qu'on nomme *Galliego*, parce qu'il vient des montagnes de la *Galice*. Mais il faut bien se garder de le prendre pour un doux Zéphir : il est rafraichissant, mais il glace les membres, pénètre jusqu'aux os, & si, pressé de la chaleur, on s'abandonne à cet apâs trompeur, il mutile seure-

Zzz 5 ment

ment de quelque membre, comme d'un bras ou d'une jambe, & rend même perclus de la moitié du corps. Et en général il se faut précautionner contre les vents de la nuit, car ils sont d'ordinaire dangereux; cela fait qu'en divers endroits, sur-tout dans le *Portugal*, on voit plusieurs chambres sans fenêtres.

Le terroir de l'*Espagne* est inégal, comme il l'est par tout Pays; mais généralement parlant, il est sec & montueux, néanmoins fort fertile par tout où il est arrosé. Il y a de grandes chaines de montagnes, d'une étendue & d'une hauteur prodigieuse, car outre les *Pyrénées* qui sont assez connues, on y voit le Mont *Vindius* ou *Solorius*, qui traverse tout le Pays de l'Orient à l'Occident, dès les *Pyrénées* jusqu'en *Galice*; les deux Monts *Herminius* dans le *Portugal*; la *Sierra d'Occa* dans la *Castille Vieille*; la *Sierra Morena*, qui regne aussi de l'Orient à l'Occident, entre l'*Estrémadoure* & l'*Andalousie*, s'étendant jusqu'à la Mer, aux frontières du *Portugal*; pour ne pas parler de plusieurs autres moins considérables, qui ne sont que des rameaux des premières, & que l'on connoit sous des noms particuliers. Ces montagnes sont en quelques endroits, sèches,

ari-

arides, & stériles; on n'y voit que des rochers tout pelez, & nus comme la main. Dans d'autres endroits elles sont couvertes de grandes & de vastes forêts, de diverses espèces d'arbres, entre lesquels il y en a qui sont rares en d'autres Pays, comme les liéges, les chênes-verds, les carrouges, les lotiers, les palmiers & quelques autres. Il s'y trouve aussi de très-bons simples, & des herbes fort salutaires, pour la guérison de diverses maladies, particulièrement dans les *Pyrenées* & dans les montagnes de *Valence*. Il y a de très-bons pâturages, où l'on nourrit une infinité de troupeaux. Les campagnes sont généralement sèches, & il y a des endroits, où l'on fait quelques lieues sans trouver un arbre, à l'ombre duquel on se puisse reposer. Cette sécheresse du terroir vient de trois causes, du petit nombre de sources & de fontaines qui s'y trouvent, à proportion de l'étendue du terrain, du peu de profondeur des rivières & des fleuves qui l'arrosent, & enfin de la chaleur excessive des mois de l'Eté, qui fait tarir les sources. Les parties les mieux arrosées sont celles des Provinces maritimes, parce que toutes les rivières s'y rendent, & les plus grandes y font grossies de la dépouille des plus

petites. Les *Mores* avoient sagement pourvu à cet inconvenient, par un grand nombre de puits, qu'ils avoient creusez dans les campagnes, & par de petits canaux ou rigoles, dans lesquelles ils conduisoient l'eau, pour arroser tous les lieux qui en avoient besoin. Il y en a plusieurs qui subsistent encore aujourd'hui, sur-tout dans les Royaumes de *Grenade* & d'*Andalousie*, & les *Espagnols* qui s'en sont accommodez, en savent bien profiter : s'ils vouloient prendre la peine de faire le même par tout où il est nécessaire, le Pays seroit d'un très-grand rapport, étant naturellement très-bon & très-fertile : de sorte qu'on peut dire avec vérité, que si l'*Espagne* étoit habitée par un peuple laborieux & industrieux, comme le sont les *François*, les *Anglois* & les *Hollandois*, ce seroit le Pays le meilleur, le plus fertile, le plus riche, & le plus heureux, qu'il y ait non seulement dans l'*Europe*, mais dans tout le Monde même. De là vient que les Anciens ont parlé de l'*Espagne* comme d'un Pays merveilleux, en un mot comme d'un Paradis terrestre : elle étoit alors habitée par un peuple plus laborieux, que celui qui l'occupe aujourd'hui. Le défaut de culture fait qu'on n'y a pas abondance de grains ;
la

la *Castille* entr'autres en manque, & il y en faut porter d'ailleurs, comme de *France*, & des villes maritimes; c'est en cette considération que les vaisseaux chargez de blé, ne payent point d'impôt au Roi. Cela fait que le pain y est ordinairement cher, & que ce qui ne couteroit pas ailleurs quatre sous, en coute là dix; de là vient encore qu'on donnera plutôt un verre de vin à un mandiant, qu'un morceau de pain. Il arrive quelquefois que les Voyageurs ne pouvant avoir du pain dans les villes pour leur argent, sont obligez d'aller trouver le Magistrat, qu'on nomme *Corregidor*, pour s'en faire donner. On recueille en *Espagne* du froment, de l'orge, diverses espèces de legumes, du seigle, & du blé de *Turquie*; il ne s'y trouve point d'avoine, il en faut faire venir d'ailleurs. Je m'imagine que cela procède de la sécheresse du terroir. Elle est si grande que le blé est quelquefois havi sur la plante, & il y souffle un vent d'Est, qui consume, comme un feu, tous les blez par où il passe, dans le point même de leur maturité. Ajoutons à cela que certains quartiers du Royaume, comme la *Castille* & l'*Estrémadoure*, sont exposez à des essaims de fauterelles, qui broutent, pour ainsi dire, le verd & le
sec,

sec, & dévorent le blé jusqu'à la racine. Il est vrai aussi que cela n'est pas ordinaire. Les *Espagnols* ont une si grande horreur pour ces fauterelles, que dans les années qu'il y en a, ils ne veulent point manger de perdrix, parce qu'elles se nourrissent de ces insectes: mais les Etrangers, qui ne sont pas si scrupuleux, en font fort bonne chère. Le Roi d'*Espagne* a ses Terres particulières, qu'il fait semer pour l'usage de sa Maison, & lorsque la pluie manque, il les fait arroser par des hommes destinez à cet office. Enfin pour finir cet article, tout le grain, qui croit en *Espagne*, est parfaitement beau, & de fort bon goût.

Le vin y est excellent, soit blanc, soit rouge ou claret; mais il n'est pas agréable au goût, parce qu'on le met dans des peaux de bouc apprêtées, tellement que l'odeur en est toujours mauvaise, tenant ou de bouc ou de la poix. Celui qu'on porte dans les Pays étrangers, est meilleur que celui qui se débite dans le Pays même; parce qu'on le met dans des tonneaux ou dans des bouteilles propres, & qu'il perd sa rudesse par le transport. Il ne fait pas grand mal aux *Espagnols*, car ils en boivent fort peu. Il y a de petits *Cabarets*, où l'on

en

en tient à vendre, mais il est ordinairement éventé, par ce qu'on le garde dans des vases de terre tout ouverts.

Les fruits sont comme tout le reste, c'est-à-dire, naturellement excellens; on y a des poires, des pommes, des châtaignes, des noix & des olives. Les oliviers y sont en si grande quantité, qu'on en voit en divers endroits des forêts entières: cela fait que l'huile y est extrêmement abondante, & que les *Espagnols*, faute de beurre, cuisent & aprêtent tout avec de l'huile. Les figuiers & les grenadiers y sont là, comme les arbrisseaux des haies vives dans les Pays du Nord. On y a aussi des oranges, des citrons, des dattes, des limons, des capres, des carrouges, du safran, & des noix de galle. Il s'y trouve divers herbages, qui sont d'un goût admirable, particulièrement des laitues, & des asperges. La viande y est fort délicate, & très-succulente, & si elle passoit par les mains de gens propres & habiles, elle seroit d'un goût exquis; mais les bouchers ne la savent pas accommoder proprement. On estime particulièrement les jambons de *Cerdaigne* & de *Lamego*, & le bœuf de l'*Estrémadoure*. La volaille & le gibier y sont fort bons, mais
fort

fort chers. Dans les Provinces maritimes on a d'excellent poisson, mais dans le cœur du Pays il est plus rare & extrêmement cher.

Les montagnes sont fécondes en carrières & en minières : on y trouve divers genres de marbres & de pierres précieuses ; plusieurs mines de divers minéraux, comme alun, soufre, salpêtre, calamine, & diverses sortes de sel ; outre le sel de mine, on en cuit dans le cœur du Pays, & sur les côtes, plus qu'il n'en faut pour tout le Royaume. On y trouveroit des mines d'or, d'argent & d'autres métaux précieux, mais il est défendu de chercher les deux premiers, tandis que les *Indes* auront de quoi en fournir. Quelques-unes des rivières roulent de l'or dans leur sable, & l'on fait que le sceptre & la couronne des Rois de *Portugal* sont faits l'un & l'autre de l'or, qui a été trouvé dans le *Tage*.

J'ai déjà décrit les divers Ports de Mer qu'il y a dans l'*Espagne* ; je me contenterai de remarquer qu'il y en a douze ou treize principaux : *S. Sebastien, Bilbao, Ferrol, la Corugna, Porto, Lisbonne, Cadix, Puerto S. Maria, Malaga, Carthagène, Alicante, Grajo près de Valence, & Barcelone*. L'*Espagne* manque de matelots, c'est

c'est pourquoy au retour de la flotte des *Indes*, on les tient en arrêt, afin qu'ils ne puissent pas s'évader, & que la flotte ne reste pas dénuée de monde; le Roi n'a pas beaucoup de vaisseaux, & la *Hollande* seule en équiperoit autant en un mois, que Sa Majesté Catholique en six. Les meilleurs hommes de mer sont les *Biscayens* & les *Portugais*.

Pour ce qui regarde les animaux de ce Royaume, il y a un assez grand nombre de montagnes & de forêts, où l'on trouve quantité de gros & de menu gibier, particulièrement des taureaux sauvages. Le Roi & les plus grands Seigneurs ont des parcs, où l'on entretient quantité de daims, de cerfs, de chevreuils, & d'autres animaux semblables. Il se trouve quelques sangliers, & quelques loups dans les *Pyrenées*; je ne sache pas qu'il y ait aucun ours. Mais de toutes les bêtes sauvages, il n'y a point d'espèce qui s'y trouve en si grande quantité, que les lapins; aussi y font-ils beaucoup de mal aux fruits de la terre, tant à creuser, qu'à brouter. Les campagnes & les montagnes sont couvertes de grands troupeaux de brebis, de chèvres, & de bœufs ou de vaches. Les chevaux & les mulets sont ceux qu'on prise le plus de tous les animaux de l'*Espagne*.

Les premiers ont été estimez dans tous les siècles, à cause de leur vitesse & de leur beauté. Ceux d'*Andalousie*, & particulièrement ceux d'autour de *Cordoue*, passent pour les plus légers, aussi bien que ceux du *Portugal*; mais ceux d'*Asturie* sont les plus forts. Les meilleurs mulets viennent de la *Castille*, & particulièrement de la *Manche*, le Pays du vénérable D. *Quichotte*; aussi sont-ils fort chers, & le couple coûte à *Lisbonne* jusqu'à huit cens écus. On ne voyage dans toute l'*Espagne* qu'en mulets, soit qu'on les employe pour monture, ou pour porter une litière ou tirer un carosse: cela vient de ce qu'ils y sont beaucoup plus propres que les chevaux, car l'*Espagne* est montueuse en tant d'endroits, & l'on trouve si souvent des chemins étroits, difficiles, pierreux, & dangereux pour les précipices, qu'il seroit impossible de marcher seurement avec des chevaux, au lieu que les mulets ont le pié si ferme, qu'en cent & deux cens lieues de chemin dans des montagnes, ils ne feront peut-être pas un faux pas. On a dans l'*Espagne* une espèce de voiture qui est inconnue dans les autres Pays: c'est des galères, que je veux parler. Ce sont de grands bâtimens de la forme des chariots de

de poste de *Hollande* & d'*Allemagne*, mais cinq ou six fois plus longs, ronds par dessous, & couverts de toile par dessus. On y attèle ordinairement une vintaine de chevaux pour les trainer, & il y peut quarante personnes à chacune. Ces machines vont lentement; on y fait sa cuisine, on y a toutes ses provisions, & l'on y couche aussi commodément qu'on le feroit dans bien des hôtelleries du plat-pays. Il en part toujours dix ou douze à la fois, pour s'entre-secourir au besoin; car cela verse quelquefois, & lorsque ce malheur arrive, il ne faut pas moins de cent hommes pour le relever. Le grand usage qu'on fait des mulets en *Espagne* est cause qu'on n'y a pas tant de chevaux qu'il seroit nécessaire; & c'est un des défauts auxquels les Rois n'ont pas assez pris garde. Un Roi de *Portugal* avoit bien senti cela, lorsqu'il lui vint dans l'esprit de défendre l'usage des mulets. Les Ecclésiastiques, Séculiers & Réguliers, qui ont accoutumé d'aller partout montez sur des mules, ne voulant pas acquiescer à cette défense, lui représentèrent leurs droits & leurs privilèges, en vertu desquels il leur accorda dispense pour se servir de mules, mais en même tems il défendit à tous les maréchaux de son Royau-

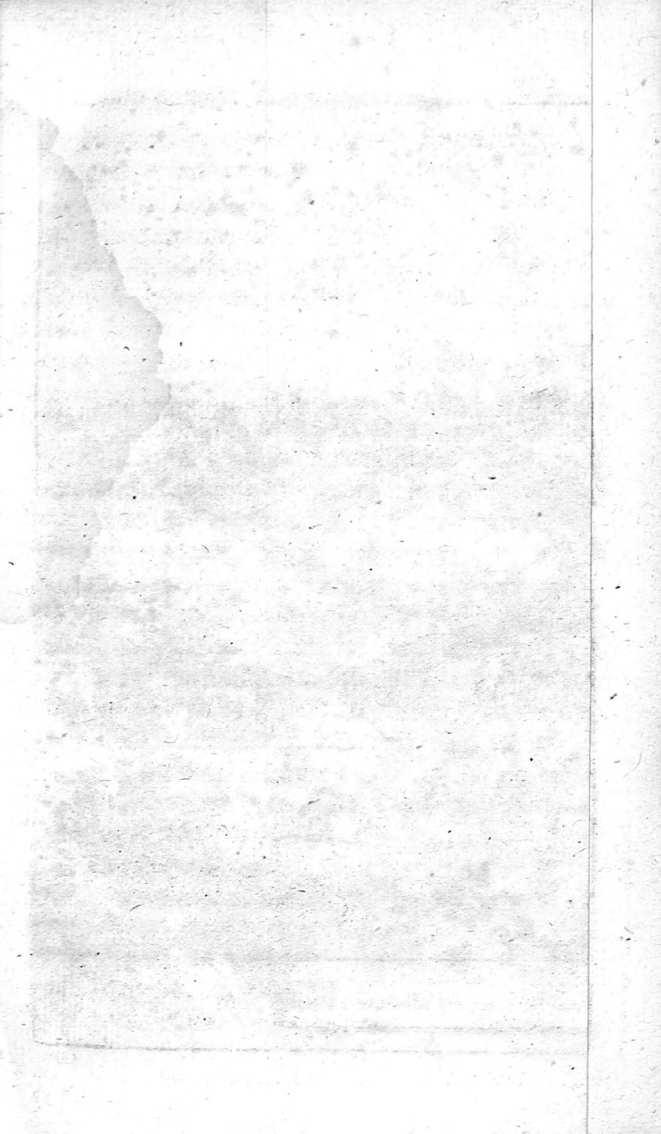
me, de ferrer ni mule ni mulet, pour qui que ce fut, sur peine de la vie. Il est certain que la trop grande quantité de mulets, que dépeuple les haras de l'*Espagne*, n'est pas l'une des moindres causes de sa foiblesse; en ce qu'elle s'en trouve dépourvue, lorsqu'on y porte la guerre.

Mœurs des Espagnols, leur manière de vivre, leur science & leurs divertissemens.

LES *Espagnols* ont le teint un peu olivâtre & bazanné, la taille médiocre, mais fine, l'œil vif & fin, les dents assez bien rangées, la tête belle, & les traits assez réguliers, & ils sont maigres & décharnez. Ils portent ordinairement leurs cheveux, & c'est rarement qu'on leur voit charger la perruque. Ils les partagent aux côtez de la tête, & les passent derrière l'oreille. Leur habit est, un chapeau doublé de taffetas noir, une golille, qui est une espèce de petit colet de carton, couvert de quelque légère étoffe, qui leur tient le cou droit & ferré, un just'au-corps large à manches ferrées, & toujours de quelque étoffe noire, des chaufses étroites, des bas bien tirez, & des fouliers d'un cuir fort délié. Ajoutez à
cela

cela qu'ils ne mettent point de poudre à leurs cheveux, qu'ils portent ordinairement une épée effroyablement longue, un poignard attaché à la ceinture, & un manteau par dessus tout le reste. Pour ce qui est de leurs mœurs & de leur manière de vivre, ils sont fort sobres pour le vin & pour les viandes. Ils boivent fort peu de vin; ils mangent peu, le commun & les bourgeois même se contentent d'un plat de laitues, d'olives, ou de ravanets; & la populace se regale avec une gouffe d'oignon. Les *Espagnols* ont un proverbe qui porte que, *Unas azeitunas, una salada y ravanillos son comida de Cavalleros*; ce qui signifie que *des olives, une salade & des raiforts sont un manger de Cavaliers*. Mais on leur reproche que quand ils sont en fête chez quelqu'un qui les invite, ils mangent avec excès. Soit naturel, soit affectation, ils ont un grand air de sérieux & de gravité, qui impose à ceux qui ne les connoissent pas: ils sont froids, réservés, peu communicatifs, mais aussi quand ils ont de l'amitié pour quelqu'un, & qu'ils viennent à bout de quitter leur gravité pour quelque moment, on les trouve fort jolies gens, gays, animez, enjouez & pleins d'une agréable vivacité. Ils

ont un respect extraordinaire pour le beau sexe, & leur soumission pour les Dames est inexprimable. Aussi la galanterie regne en *Espagne* plus qu'en aucun autre Pays du Monde; mais elle s'y fait d'une manière fort réservée, & fort secrète, de peur d'être découvert par les intéressés; car il n'y va pas moins que de la vie. On se voit dans les Eglises, c'est là que se donnent le plus souvent les rendez-vous, c'est là qu'on se parle des yeux, & que les Cavaliers présentent les hommages de leur cœur à d'autres qu'à la Divinité, qui y est adorée. On fuit de loin à loin la personne que l'on couche en joue, on remarque son logis, on lui donne des sérénades, bonnes ou méchantes, on lui parle à travers les grilles des fenêtres, quand on le peut; & lorsque la partie est liée, on cherche de part & d'autre à tromper la vigilance des jaloux, à quoi les femmes ont un talent merveilleux. Mais malheur à ceux qui sont surpris, la mort leur est assurée, & il faut qu'ils tuent leur homme ou qu'ils soyent tuez; car ce n'est pas seulement un mari qui tuera le corrupteur de sa femme, mais un père, un frère ne fera point difficulté d'affaîner l'Amant d'une fille ou d'une sœur. Les *Espagnols* ont beaucoup d'hon-





Pantion des Cocus volontaires, comme cela se pratique particulièrement à Seville

d'honneur & de fierté, l'on peut dire même que c'est là leur marotte, mais ils n'en ont point quand il s'agit de se vanger, de quelque manière qu'on les ait offensez. Ils ne font point difficulté de prendre un homme à leur avantage, & de l'affaffiner; ou s'ils n'ont pas le courage de faire eux mêmes l'exécution, ils trouvent des affaffins à gage, qui leur livrent un homme mort dans un certain temps, moyennant une somme d'argent. Ce sont d'ordinaire des bandits du Royaume de *Valence*, les plus déterminez scélérats qu'il y ait sous la voute des Cieux. Ils portent de petits pistolets, qui tirent sans faire de bruit, & de petits stilets, pas plus épais que le doigt, dont la piquure est mortelle, faisant une playe profonde & tirant peu de sang. Lorsqu'un homme surprend sa femme en adultère, il peut la tuer avec son corrupteur, & l'impunité lui est assurée. Mais si sachant que sa femme lui fait porter les cornes, il le souffre pour en tirer quelque profit, lorsqu'on vient à le découvrir, on le fait lui & sa femme, on les met chacun à chevauchon sur un âne, on lui atache à la tête une belle grande paire de cornes, avec des sonnetes, en cet état on l'expose en montre au peuple; la fem-

femme est obligée de fouetter son mari, & elle est fouettée en même tems par le bourreau. Nonobstant le péril qu'il y a dans ces sortes de choses pour les entrepreneurs, la corruption est fort grande en *Espagne* de ce côté-là. Les femmes étant renfermées plus étroitement que des Religieuses, cherchent à se dédommager, & les maris de leur côté ne sont pas plus sages. Il y en a plusieurs qui, outre leurs femmes, entretiennent des concubines à pot & à feu, comme on parle, les unes par mois, (on les apèle *amesadas*,) les autres pour toujours, ou pour si long-tems que le cœur leur en dit, celles-ci se nomment *Amancebadas*. Les jeunes-gens, qui entrent dans le monde, commencent par là leur galanterie; & ces désordres criminels sont cause d'une certaine maligne influence, qui est généralement répandue parmi les *Espagnols*, & si invétérée, qu'on dit qu'ils l'apportent au Monde dès le ventre de leur mère. Ils sont aussi cause que l'*Espagne* n'est pas aussi peuplée qu'elle le seroit, si les peuples étoient plus continens. Il est étonnant qu'un Pays si riche, si fertile, & posé sous un Ciel si pur & si sain, soit si dépeuplé. Si on recherche d'où ce mal vient, on en découvrira trois ou quatre sources.

ces. La première est celle que je viens d'indiquer; la grande licence, qui regne à cet égard en *Espagne*, fait qu'il y en a plusieurs qui ne se marient point, préférant des plaisirs criminels à un honête & légitime mariage. Cette licence engage une infinité de filles, mal élevées & sans principe de vertu, à vendre leur pudicité au premier offrant; & ceux qui sont mariez, portant leurs caresses à d'autres qu'à leurs femmes, ne travaillent pas à remplir leur famille de bons enfans, & l'Etat de bons citoyens. La seconde cause est l'infécondité des femmes *Espagnoles*, qui comme elles commencent d'assez bonne heure à faire des enfans, cessent aussi de bonne heure, étant rare d'en voir qui en ayent au dessus de l'âge de trente ans; de là vient aussi qu'il est rare de voir dans les familles plus de trois à quatre enfans, nez d'une seule femme. Ce défaut peut venir de la chaleur de l'air, qui fait que les femmes sont moins fécondes dans les Pays chauds, que dans ceux du Nord. La troisième cause que je cherche, est la découverte des *Indes Orientales & Occidentales*, qui a engagé une infinité d'*Espagnols* à aller chercher fortune dans ces Pays éloignez. De tous ceux qui y vont, la moitié périt en chemin, les uns se marient dans le Pays mé-

me où ils font arrivez, & ainsi il n'en revient pas le quart en *Espagne*. La quatrième source du défaut de Peuple en *Espagne* est l'expulsion des *Mores*. J'ai déjà remarqué plus d'une fois que tandis qu'ils ont été maitres de quelque Province de cette Monarchie, tout y étoit extrêmement peuplé. L'An 1610. le Roi *Philippe III.* soit par zèle pour la Religion, soit par quelque principe de politique mal-entendue, les chassa tous de ses États, & il en sortit plus de neuf cens mille, qui se retirèrent en *Afrique*. On peut juger qu'après une évacuation si considérable le Pays dût rester étrangement dépeuplé. On pourroit encore indiquer une cinquième cause de ce défaut, qui n'a pas moins d'influence que les autres, mais comme elle ne plairoit pas à toutes sortes d'esprits, je ne la rapporterai pas, j'aime mieux la laisser deviner aux personnes intelligentes. Le Pays étant destitué d'habitans a dû par là même rester en friche, & c'est là une cause du peu de fertilité de l'*Espagne*. Le Pays est excellent, mais il n'est pas cultivé, soit parce qu'il manque d'habitans, soit parce que ceux qui l'habitent, ne veulent pas se donner la peine de le cultiver. Les *Espagnols* sont paresseux & glorieux; il n'y a pas jusqu'au moindre payfan qui n'ait sa gé-

généalogie toute prête, & qui ne se croye *hidalgo commo el Rei, c. d. noble comme le Roi,* & décendu de quelque Paladin, qui ait rendu quelque service à la Couronne. Dans cette supposition ils ne veulent pas déroger à la *dépendencia*, c'est ainsi qu'ils parlent, ce qui arriveroit s'ils s'abaissoient à labourer, & la terre resteroit en friche, si les Etrangers ne venoient la cultiver. Le Roi *Philippe III.* voulant remédier à ces deux maux, que je viens de marquer, crut obliger ses sujets à peupler le Pays & à s'apliquer à l'agriculture, en les prenant par leur foible. Il déclara qu'il donneroit la Noblesse, avec le titre d'Ecuyer, à tout homme, qui s'apliqueroit de bonne foi au labourage; & cela ne suffisant pas, on déclara qu'outre la Noblesse, on seroit exempt d'aller à la guerre, mais dans la suite la guerre étant survenue obligea de restreindre ce privilège aux Ainez des familles. *Philippe IV.* déclara que tous ceux qui se marieroient, seroient libres de tout impôt, quatre ans durant après leurs nôces, & que ceux qui seroient le même avant l'âge de dix-huit ans, auroient dès ce tems-là la jouissance de leur bien & de celui de leur femme; que ceux qui auroient eu six fils d'une femme légitime, vivans tout à la fois, auroient aussi une pleine exemption de toutes

fortes d'impôts, quand même dans la suite un des fils viendroit à mourir. Et pour encourager les pauvres gens à se marier, il ordonna une certaine somme, comme pour dot, à ceux ou celles qui auroient cette bonne intention. Mais tous ces avantages ne purent pas prévaloir sur l'entêtement des *Espagnols* pour leur prétendue Noblesse; on ne vit pas beaucoup d'empressement pour se conformer à l'intention du Roi; le Pays est toujours fort dépeuplé, & manque de culture en plusieurs endroits. C'est pourquoi *Philippe IV.* pour peupler son Royaume, apela les Etrangers au défaut de ses sujets, & donna une déclaration que tous ceux qui voudroient s'appliquer au labourage, ou à quelque métier, paitre des troupeaux, & demeurer vingt lieues avant dans le Pays, seroient exemts à perpétuité de toutes sortes d'impôts, de charges, & d'exactions; mais l'on n'a pas remarqué que cela ait produit un grand effet. Enfin il fit défendre toutes les Maisons publiques de débauche. Mais cet Edit n'a pas duré long-tems. Il est vrai que tous les ans on voit arriver en *Espagne* un grand nombre d'artisans & de laboureurs, qui viennent de l'*Auvergne*, ou du *Languedoc*, mais ordinairement ils s'en vont après que la saison de travailler n'est plus,

ou après y avoir passé quelque tems. Un payfan *Espagnol* demeure assis, occupé à racleur quelque méchante guitarre, tandis que des Etrangers labourent sa terre, sèment, & moissonnent pour lui, & tirent tout son argent. Cela fait qu'ils sont pauvres & mal accommodés chez eux, mais ils savent soutenir leur indigence avec un air de gravité qui impose. Avec cela ils ne sont point ménagers, & ne savent ce que c'est que faire des provisions pour l'entretien de leur famille. Ils vivent, pour ainsi dire, du jour à la journée, & semblent pratiquer le précepte de l'Evangile, de n'avoir souci du lendemain, si seulement ils le faisoient par principe de vertu & par réflexion. Cela se remarque particulièrement dans les maisons des Grands; il ne s'y fait pas la moindre provision, non pas même pour un jour; on achète ou plutôt on va prendre chaque jour à crédit chez le Boulanger, chez le Pâtissier, chez le Boucher, chez le Rôtisseur, ce qu'il faut pour toute la journée, & lorsqu'elle est finie, on seroit fort embarrassé de trouver un verre de vin dans la maison, en cas de besoin. Les *Espagnols* sont d'ailleurs gens d'esprit & de bon sens, qui raisonnent juste sur les sujets qui se présentent; ils sont braves, ont de l'honneur & du courage, horsmis pour se

vanger, en quoi ils ont des maximes tout-à-fait opofées, je ne dirai pas au Chriftianisme, mais à la raifon & à l'honêteté. Dans la guerre ils font plus propres à foutenir un affaut qu'à ataquer, à défendre une ville qu'à l'affiéger, connoiffent le péril, & ne vont pas'y jeter étourdiment, mais ils l'attendent. Ils favent fuporter la faim, la foif & les autres incommoditez de la vie, mais on les accufe d'être rampans dans l'adverfité, infolens & préfontptueux dans la profpérité, cruels & barbares à l'égard des vaincus. Si l'on en a vu qui fe font deshonorés par leur poltronnerie, on en a vu d'autres auffi, qui ont fait paroître une fermeté véritablement héroïque, dans les guerres que l'*Efpagne* a foutenues en *Europe* & aux *Indes*. Ils ont peu de familiarité les uns avec les autres, rarement arrive-t-il qu'un homme invite fon ami à manger avec lui : ils difent qu'ils ne vivent pas pour manger, comme d'autres Peuples, mais qu'ils mangent pour vivre. Les hommes mangent toujours feuls. Un Père de famille eft affis feul à table, & toutes les femmes, fans exception, mangent par terre, affises fur un carreau avec leurs enfans, & leur table dressée fur un tapis étendu. Voici de quelle manière ils paffent la vie. Le matin au lever on prend de l'eau
gla-

glacée & puis du chocolat. Pour diner ils s'affeyent, comme je viens de le marquer, & font un repas fort leger: le plus grand Seigneur n'aura que deux plats de ragout, rempli d'ail, de poivre ou de safran; & pour dessert, un peu de fruit; quoi que par la Loi d'*Alfonse X.* aucun Cavalier ne peut manger de l'ail, ou bien il faut qu'il s'absente de la Cour. Ci-devant à la Cour de *Portugal* tous les Seigneurs qui aprochoient de la personne du Roi, ne beuvoient point de vin, parce que Sa Majesté n'en buvoit point, & ne pouvoit pas même le souffrir; ou s'ils en buvoient, ils n'osoient paroître à la Cour, & se présenter devant le Roi, de peur d'encourir son indignation. Après diner on fait ce qu'ils apèlent la *Siesta*, on se deshabelle, & l'on se couche sur un lit. Dans ce tems-là tout est tranquille comme au milieu de la nuit, les boutiques & les maisons sont fermées, & il ne paroît pas une ame dans les rues, si ce n'est peut-être quelque Etranger, qui ne fait pas la coutume du Pays, ou qui ne trouve pas à propos de s'y accommoder. Cela dure un peu plus long-tems en Eté qu'en hiver. Quand on s'est relevé, on prend de nouveau du chocolat, ou des eaux glacées, & chacun va là où son coeur ou ses affaires l'apèlent. A onze heures de la nuit,

ou environ, l'on se retire : le mari & la femme se couchent, on étend une nape sur le lit, on soupe, & l'on fait un repas autant & plus frugal que le diner; après quoi l'on s'endort, si on le juge à propos. Ceux qui ont des intrigues, montent à cheval, & vont battre l'estrade, à l'intention de l'objet de leurs vœux, & il se passe peu de nuits, à *Madrid*, & à *Lisbonne*, peut-être même dans d'autres villes, sans qu'il y ait plusieurs concerts de musique dans les rues. A cette occasion je remarquerai que les *Espagnols* aiment la musique à la folie, bien qu'ils n'ayent guères d'habiles Musiciens. Les anciens *Lusitaniens* avoient déjà cette inclination, & on leur attribue l'invention d'une espèce de viole. Les *Espagnols* sont si amoureux de la guitarre, qu'il n'y a pas jusqu'aux fave-tiers, aux laboureurs & aux soldats, qui ne portent d'ordinaire une guitarre en écharpe. Je ne faurois m'empêcher à ce sujet de rapporter un trait, qui m'a toujours paru singulier. Vint-cinqans ou environ après la révolution du *Portugal*, dans le tems que les deux Couronnes voisines étoient en guerre, les *Portugais* firent une course dans l'*Andalousie*, & pillèrent le beau bourg de *Traigueros*. Passant plus avant ils laissèrent un Cavalier en sentinelle à la porte d'une E-
gli-

glise de ce bourg; & ce Cavalier se mit à jouer tranquillement de sa guitarre, qui n'étoit pas d'acord. Un Bourgeois du lieu, qui venoit d'être pillé, entendant la musique de ce soldat, & choqué de la dissonance de l'instrument, le pria civilement de lui donner sa guitarre; l'ayant eue, il la mit d'acord, & la rendit au *Portugais*, en lui disant, *Agora sta templada; maintenant elle est d'acord*; après quoi il continue froidement à se promener, comme auparavant. Ils sont fort composez dans toutes leurs manières, & cette gravité qu'ils affectent, va jusques à leurs divertissemens: quand ils jouent, c'est avec un profond silence, & sans laisser paroître la moindre émotion; & soit qu'ils perdent, soit qu'ils gagnent, on leur voit toujours le même visage. Lors qu'un homme a gagné au jeu; il est de la civilité d'offrir son gain à ceux qui ont été spectateurs, qui peuvent sans façon prendre ce qu'on leur offre, & si on ne leur offroit rien, ils pourroient le demander. Il y a même des Chevaliers de l'industrie, qui ne vivent que de ce revenu; allant régulièrement aux Académies de jeu, où de quelque côté que la victoire se tourne, leur gain est toujours assuré. Cette gravité *Espagnole* paroît principalement dans les Rois. On

raporte de *Philippe IV. Roi d'Espagne*, & de *Jean IV. Roi de Portugal*, que quand ils donnoient audience, on ne leur voyoit aucun mouvement de corps, aucun changement de visage; quelque réponse qu'ils fissent, c'étoit toujours d'un air égal, & le premier sur-tout sembloit n'avoir rien de mobile que les yeux & les lèvres. Comme ils sont naturellement glorieux, aussi sont ils de grands formalistes, & pointilleux sur les moindres choses, même sur les mots; sachant merveilleusement l'art de mettre leur honneur à couvert, à la faveur de cette pointillerie. Temoin *Ferdinand d'Avila* Commandant du Chateau d'*Utrecht* dans le xvi. Siècle, qui étant assiégé par *Maximilien Comte de Bossut* ne vouloit jamais lui rendre la Place, mais consentit à la consigner entre ses mains, & à en sortir; disant toujours, qu'il aimeroit mieux perdre la vie avec tout son Monde, que de rendre une Place.

Les Dames *Espagnoles* mettent toutes du rouge sur le visage, il n'y en a pas une qui ne le fasse; quand je dis les *Espagnoles*, j'entens aussi les *Portugaises*: elles en ornent leurs joues, leur menton, leur gorge, le bout des oreilles, les épaules, les doigts, & la paume des mains. Elles ne prennent pas

cela pour fard : farder chez elles, n'est que quand on met du blanc avec le rouge : elles se parent de cette manière le soir en se couchant, & le matin à leur lever. Elles ne portent point de bonnet sur la tête, ni jour ni nuit ; leur coëffure est différente, mais quelque différence qu'il s'y trouve, c'est toujours tête nue. Elle portent leurs cheveux plats, unis, & tressez en trois, quatre ou cinq nattes, selon leur fantaisie, & ces nattes sont pendantes, cordonnées avec des rubans, ou avec des pierreries, si c'est une Dame de la première qualité ; elles les nouent à la ceinture, ou si elles sont à la maison, elles les envelopent derrière la tête, avec un morceau de tafetas de couleur. Leur deshabillé est une jupe, une camifole fort juste par le corps & par les manches, & sur les épaules une mantille de tafetas, qui est une espèce d'écharpe longue & large, dont elles se couvrent la tête & le visage, quand elles veulent. Quand elles sortent, elle portent des espèces de grands vertugadins, larges & ronds comme des tonneaux, composez de cinq ou six cerceaux de gros fil d'archal, atachez avec des rubans, de la ceinture jusqu'à terre, à quelque distance les uns des autres ; & ces cerceaux soutiennent cinq, six, sept, jusqu'à douze jupes, les unes